

*Mélanie Sadler*  
**Borges fortissimo**



# Borges fortissimo

Mélanie  
Sadler

C'est l'effervescence à Buenos Aires : deux manuscrits inédits de Borges viennent d'être découverts à la Bibliothèque nationale. Comble de la surprise, ce sont des romans, alors qu'il n'en a jamais publié de son vivant, et l'un d'eux met à l'honneur une figure féminine insolite chez le plus grand écrivain argentin. En est-il vraiment l'auteur ? Cástor Manam, ex-président, prétend dans une interview télévisée que le grand maître lui aurait confié ces manuscrits avant sa mort, ce dont la célèbre journaliste Beatriz García García se permet de douter. Au même moment, Pía, une jeune fille d'origine indigène, rejoint ses amis Andrés et Esteban dans leur bouquinerie échauffée par la nouvelle du jour. Tout ce petit monde enquête, chacun à sa façon, et bientôt, ce labyrinthe étrange révèle son secret.

Dans une langue virevoltante, Mélanie Sadler nous offre un roman aussi pétillant qu'érudit, porté par un Borges inattendu et une polémique littéraire qui enflamme le pays des généraux, des écrivains aveugles et de Maradona.

*Mélanie Sadler est née en Alsace en 1987 et a vécu à Buenos Aires avant d'écrire son premier roman, Comment les grands de ce monde se promènent en bateau, puis son deuxième, Dans les pas de Bárbara Dávalo (Flammarion, 2015 et 2018). Elle vit aujourd'hui à Paris où elle est professeure d'espagnol et de civilisation latino-américaine.*

Flammarion

Borges fortissimo

DE LA MÊME AUTRICE

*Comment les grands de ce monde se promènent en bateau,*  
Flammarion, 2015 ; J'ai lu, 2016.  
*Dans les pas de Bárbara Dávalo,* Flammarion, 2018.

Mélanie Sadler

# Borges fortissimo

*roman*

Flammarion

© Flammarion, 2022.  
ISBN : 978-2-0802-7772-5

*À Paola*



## B

En ce matin glacial de juillet, toute l'hémérothèque était en émoi. Toute l'hémérothèque, le mot est faible. Rapidement la nouvelle fit le tour des étages jusqu'au bureau du directeur et le vertige se répandit sur la ville. Les gens chuchotaient, se transmettaient la nouvelle dans un bourdonnement confus, il y avait les mines effarées et les incrédules, des froncements de sourcils et des quintes de toux lorsque l'annonce était délivrée en pleine gorgée de café. Il y eut plus d'entrées aux urgences en un seul jour qu'en trois semaines – des cafés qui avaient fait fausse route et firent prendre celle de l'hôpital à leurs victimes médusées, ou des renversements de piétons (dus, selon, au piéton interdit demeuré immobile au milieu de la chaussée ou à l'automobiliste tout aussi hagard qui entre deux jingles avait entendu le flash info spécial). Pía laissa quant à elle échapper une cagette de cinquante œufs de poules sur le sol. L'arrière-boutique avait pris les allures d'une gigantesque tarte au citron. El Patrón allait la semoncer, ses œufs, ses précieux œufs, ses pauvres œufs, mais

tant pis, en cet instant précis ses tympan s'éblouissent par la nouvelle l'avaient propulsée dans un état second. C'était un client, qui, venant passer sa commande pour midi, avait ouvert la porte du local de San Telmo dans une rafale et tintamarré :

— Che, salut Patrón ! Tu ne devineras jamais ce que je viens d'apprendre ! Allez, tu m'offres le déjeuner et je te lâche le truc le plus énorme que tu aies entendu depuis, depuis...

Pedro brassait de l'air avec ses avant-bras, et son ombre sur le mur évoquait les envols impossibles et furieux des gallinacées des basses-cours. L'éphéméride dispersa ses feuillets sous la bourrasque, 2018 avait sonné son heure. Pedro s'épuisa sans même tâcher de clore son marchandage, il n'en avait pas la moindre idée, à quand pouvait bien remonter une révélation de ce calibre, et seule la pâleur qui avait envahi le visage d'el Patrón fit cesser net sa billebaude. Le patron, qui dont le nom était Eufronio mais qui préférait se faire appeler el Patrón, s'étrangla et parvint tout juste à articuler :

— Ne me dis pas que Dieu est mort.

Pedro, les yeux ronds, mit un instant à comprendre, mais ses traits se détendirent aussitôt et il s'exclama en riant :

— Noon, che, tu sais bien que Maradona ne mourra jamais, qu'est-ce que tu vas bien chercher !

Eufronio, soulagé et vexé à la fois, grogna un *Mais tu m'avais dit que c'était la chose la plus incroyable au monde.*

— Bon, se corrigea Pedro, d'accord, la plus incroyable, *juste* après la mort de Diego ; mais comme cela n'arrivera pas, la mort de Diego je veux dire, ta crainte n'avait aucune raison d'être. Non, c'est d'autre chose qu'il s'agit.

Et c'est là que la cinquantaine d'œufs – que dis-je, les cinquante œufs parfaits de la ferme AVE sélectionnés tout aussi parfaitement à ladite ferme – avait décidé d'atterrir sur le carrelage de la pièce du fond. Pía n'avait pas pu rêver. Elle l'avait entendu. Ce nom. *Borges*. On venait de retrouver deux romans de Borges entre les étagères de la Bibliothèque nationale et le quidam moyen était au courant, déjà, en quelques heures à peine, de ce qui relevait du miracle ou bien du scandale. On venait de retrouver deux romans de Borges. Borges, l'Écrivain argentin qui n'avait, pourtant, de toute sa vie, jamais écrit de romans.

## A

— Alors, monsieur le Président, vous me permettez de toujours vous appeler par ce titre, bien, monsieur le Président, c'est un honneur que de vous avoir dans notre studio ce matin, merci d'avoir accepté notre invitation de dernière minute, mais vu les événements, n'est-ce pas, alors, monsieur le Président, dites-nous, quel effet vous a fait cette découverte des manuscrits de Borges, du plus grand auteur qu'ait jamais connu le pays ?

Le chroniqueur avait avalé ses mots, trop fébrile à l'idée de recevoir celui qui avait sauvé l'Argentine dans les années 1990. À côté de lui, Beatriz García García, connue et reconnue pour son habileté à tirer les vers des nez les plus coriaces, surtout ceux des politiques, roula des yeux. C'était bien sa veine, on lui avait collé Antoni Laprada dans les pattes, pire qu'un mioche à surveiller en interview. Elle avait bien essayé de négocier, mais le directeur de la chaîne avait été ferme, c'était à prendre ou à laisser si l'on voulait avoir Cástor Manam en exclusivité. Sans cela, le magnat réserverait sa présence au canal concurrent,

puisque s'y dorlotaient un bon paquet de ses actions et qu'il avait plus d'affinités avec Laprada qui y officiait. D'autres médias dont plusieurs radios s'étaient joints à la diffusion de l'événement. Cela dépassait la personne de Beatriz García García et ses desiderata. Il fallait collaborer, un point c'est tout.

Cástor Manam étala un sourire sur ses lèvres pastel qui aplatit davantage encore son visage botoxé. Il suait sous la rampe des lampes, il aurait dû y penser plus tôt avant d'enfiler ce costume Armani, il lui avait toujours tenu beaucoup trop chaud. Sans lui laisser le temps de répondre, Beatriz se pencha vers lui, la main appuyée sur la cuisse – pantalon de tailleur blanc aux plis impeccables –, l'autre main agitant un stylo, comme l'eût fait une institutrice :

— Alors oui, quel type de sentiments cela vous procure-t-il, à vous, particulièrement ? Parce que, tout le monde s'en souvient, vous avez un jour soutenu avoir lu et adoré l'ensemble des romans de Borges. Avec tout le respect que je vous dois, on ne vous avait pas raté là-dessus, puisque Borges n'a, enfin du moins c'est ce que nous croyions jusqu'à aujourd'hui, jamais écrit que des essais, des poèmes et des nouvelles. Quelle ironie du sort, n'est-ce pas, que ce coup de tonnerre ?

L'ivoire des dents de Cástor Manam étincela sous les projecteurs, mais il ne put avaler la pique. Beatriz se recula, aveuglée.

— C'est comme si l'histoire vous offrait, après la bataille, une belle issue de secours dans ces calembredaines littéraires, ajouta-t-elle, pince-sans-rire.

Cette fois-ci, il ne pouvait pas laisser passer cela.

— Aaah, sur ce point-là Beatriz, vous permettez que je vous appelle Beatriz ? (moue de son interlocutrice), je suis navré de vous dire que vous vous fourvoyez un tantinet. (Sa langue claqua.) Complètement même, si je me permets à mon tour. (Manam tira d'un geste sec sur les deux pans de sa veste de costard avant d'ajouter :) J'ai toujours dit que Cástor Manam était entré par la grande porte et qu'il était sorti par la grande porte. Et ce, en politique, mais pas seulement. En politique comme en littérature, en lecture, en culture, enfin peu importe comment vous voudrez appeler ce genre d'activités. Croyez-vous une seconde que je ne savais pas ce que j'avais à l'époque ? Sérieusement, une seconde ? Non, ce qui est arrivé, c'est que l'existence de ces romans m'a échappé dans un moment de trop vive émotion, voilà tout.

Ses deux interlocuteurs le dévisagèrent, les yeux grands ouverts, Antoni la tête inclinée légèrement vers la droite, celle de Beatriz vers la gauche. Leurs postures firent fonction de double point d'interrogation. Manam répéta donc :

— Cela m'a échappé, oui ! Je n'étais bien évidemment pas censé révéler ce secret au grand jour ! Borges lui-même me l'avait fait promettre en me remettant ses manuscrits.

Regard suspicieux de Beatriz, des braises amoureuses dans celui d'Antoni. Manam semblait satisfait de son effet. Ils ne s'y attendaient pas, à celle-là, en l'invitant sur leur plateau. Il croisa les jambes d'un geste prompt, s'appuya davantage sur les accotoirs du

fauteuil, les doigts entrelacés mettant en évidence une chevalière surdimensionnée, se calant un peu mieux dans son siège. En un savant moulinet de jambes, il les inversa et préféra flanquer la gauche sous la droite. Il conquérait son territoire, le métier ne se perdait pas, il allait séduire son auditoire comme il avait toujours su le faire. Antoni, suspendu à ses lèvres, continuait à hocher la tête pour l'encourager à poursuivre son histoire, comme si Cástor Manam avait besoin d'encouragements, cet Antoni était définitivement servile et niais, mais il était bien utile, conclut à part soi l'intéressé en étirant encore un sourire qui commençait à concurrencer ceux des pantins en papier mâché que l'on trimballait pendant le carnaval. L'autre, la Beatriz, elle serait plus difficile à plier, c'était de notoriété publique, ses commentaires hystériques contre les ministres, les gouverneurs, la haute administration et tous ceux qui étaient à même de gouverner un tant soit peu ce pays ingouvernable. On percevait déjà ses pieds qui tapotaient le sol, ooh, pas grand-chose, à peine visible, mais on eût dit que des fourmis lui montaient peu à peu dans les jambes et cela ne présageait vraiment rien de bon. Beatriz reprit, mais sur un ton suave auquel il ne s'attendait pas :

— Borges lui-même ? Mais par quel prodige... ?

Manam qui, dans la voiture le conduisant aux studios, avait pris soin de relire la page Wikipédia de l'écrivain afin de ne pas se planter encore une fois, avait les idées fraîches et se départit d'un placide et laconique :

— Oui, à Genève, en 1986.

Petit silence, tout en contrôle. Beatriz, l'index sur les lèvres, sur les lèvres un froncement, en attente d'une explication. Manam, radieux, expliqua alors :

— À l'époque, j'étais en voyage en Europe et j'avais décidé de faire escale en Suisse pour...

Bougre, pensa-t-il. Si je parle de Suisse, elle va encore creuser et m'obliger à parler de détourn... d'optimisation fiscale. Terrain miné. Il se précipita :

— Une escale en Suisse, oui !... Suite à ce périple par monts et par vaux, j'ai pensé qu'un séjour dans un pays calme, calme et yodlant, me permettrait de me reposer en prenant le grand air et un bout de leur légendaire emmental ; rien de mieux pour requinquer son homme. (Il gloussa.) Et donc, par hasard, alors que je visitais une cave d'affinage, j'ai eu une révélation...

Il vit qu'il ne faisait rire personne (forcer les accointances, là aussi, on n'a pas idée, c'est tout un boulot). Il toussota.

— Je plaisante, bien entendu. Ce cher Jorge Luis, ce frère de la patrie, cette figure de l'Argentine (la verve de Manam fermentait, on l'aurait cru en campagne électorale ; la figure de l'Argentine en cet instant, pas de doute, ce n'était pas Borges c'était lui), ce cher Jorge Luis, j'avais eu l'honneur de le croiser à l'occasion d'un dîner (Manam balaya la précision d'un revers de la main), bref, je le savais à Genève, bien malade, alors je l'ai contacté en me disant qu'une bonne accolade provenant de sa terre natale allait le retaper un peu.

Silence. Tout aussi mesuré que le précédent. Bonne cadence. Clappement avant de reprendre :

— Et ce fut le cas. Ce fut tellement le cas, devrais-je dire, que j'ai vu ses yeux se couvrir de ce voile, de ce voile de nostalgie qui n'appartient qu'aux exilés, qu'aux...

— Qu'aux aveugles, si je peux me permettre moi aussi, l'amenda Beatriz sans concession.

Antoni lui jeta un regard noir. Comment osait-elle ? Elle était gonflée, c'était Cástor Manam tout de même qu'ils avaient face à eux ! Mais Manam eut un rire bonhomme :

— Et aux aveugles, si vous insistez, cela va de soi.

Beatriz sentait qu'il s'amusait à leur faire ronger leur os, et malgré son humeur canine, elle n'avait pas pour habitude de se laisser mener, que ce soit en laisse ou à la baguette. Elle s'impatienta et coupa court :

— Et comme cela, rien que pour cela, en souvenir de cette bonne vieille Argentine, il vous a confié des romans qu'il n'avait jamais pensé faire publier auparavant ? Parce que ces manuscrits ont été achevés environ deux ans avant sa mort, il aurait eu le temps pourtant !... Et il vous les a remis, à vous ? (Rictus de dégoût réprimé en dernière minute.) On ne vous croyait pas si proches !

— Ah, voyez-vous, rétorqua Manam (qui se montra fort circonflexe sur son « ah »), il se savait très atteint, il se savait mourant. Alors, pour que son œuvre au grand complet puisse rejoindre le pays qui est le sien, il m'a livré ces manuscrits, en me faisant

promettre de les placer en sécurité. Je devais m'arranger pour les garder au chaud jusqu'en 2086, année du centenaire de sa mort.

Beatriz attaqua d'un ton d'abord résigné qui se fit rapidement plus incisif :

— Soit, admettons qu'il vous ait véritablement donné ces textes : c'est qu'il souhaitait ne pas les détruire, qu'il croyait fortement en leur valeur, on parle de Borges à la fin ; alors, pourquoi ne pas vous avoir demandé de les faire publier rapidement plutôt que de les camoufler ?

— Mais je vous l'ai dit, il voulait être immortel, et laisser les années passer avant de resurgir ! Il avait hésité à les faire connaître dès 1999, pour l'anniversaire de sa naissance, mais il a préféré retarder son grand retour. Il n'avait aucun doute sur sa présence indélébile dans l'esprit de ses concitoyens, mais vous me direz, on n'est jamais trop prudent. Autant garder une piquête de rappel, si je puis dire, pour plus tard.

Beatriz eut un clignement appuyé des paupières.

— Admettons, admettons.

Ses index battaient une mesure de plus en plus vive à quelques millimètres de ses lèvres. Le regard fixe, dans le vide, elle poursuivit :

— Mais alors, comment se sont-ils retrouvés à la Bibliothèque nationale s'ils étaient supposés être sous votre garde, scellés dans un coffre-fort ? C'est pourtant un domaine qui vous connaît un peu, vous vous étiez fait la main à l'époque, entre les trafics d'armes et les versements illégaux ? (Antoni s'étouffa en respirant, il prit une gorgée du verre d'eau qui était à sa

droite, ce qui finit d'aggraver son cas.) Ne me dites pas que vous ne vous êtes pas contenté, quand vous étiez à la tête de ce pays, de brader tous les bijoux de la grand-mère, de nos compagnies aériennes à nos télécommunications, en passant par nos productions de pétrole ou de gaz, non, mais que maintenant que vous êtes à la retraite – oui, enfin, si l'on simplifie, vous n'êtes plus président –, et que vous vous ennuyez un peu, vous vous êtes en prime mis à vendre notre patrimoine culturel au plus offrant ? Je suis certaine que vous avez dû en tirer une coquette somme ! Et le coup de la bibliothèque ? Une bonne mise en scène qui révèle les œuvres au grand jour alors qu'en amont des contrats juteux ont été ficelés depuis belle lurette ! Miracle, prodige, on fait mouser l'affaire et...

— Mais enfin, madame García García (Manam ne savait pas pourquoi il lui donnait soudain du « madame », il perdait les rênes), mais enfin, Beatriz, n'importe quel inédit de Borges aurait créé l'événement, on n'avait pas besoin d'une telle farce !

Beatriz descendit d'un cran.

— Je le reconnais, monsieur le Président, je le reconnais.

Formule toute faite, il va sans dire qu'elle ne reconnaissait rien. Il fallait creuser plus loin. Elle poursuivit :

— Tout de même, comment expliquez-vous, alors, qu'ils se soient retrouvés là, subitement, coincés en sandwich entre deux numéros du *Telégrafo*

BORGES FORTISSIMO

*Mercantil* ? Je dois reconnaître (oui, là elle le reconnaissait de bon cœur) que vous avez eu le goût au moins de le glisser parmi des éditions du XIX<sup>e</sup> siècle, et pas dans la presse à scandale que vous avez si souvent alimentée, Borges vous en aurait su gré.

## B

Pía n'en finissait pas de passer la serpillière sur le sol de la cuisine. Le jaune, l'alumine, tout collait. Elle avait pourtant lavé la pièce à grandes eaux, mais rien n'y faisait, la poisse demeurait. La semelle plate de ses bottines adhérait aux dalles et semblait à chaque pas les faire craqueler. El Patrón, après l'avoir affublée de tous les noms d'oiseaux d'Amérique et d'ailleurs, avait appelé l'élevage en batterie (dans les termes de Pía)/ la grande ferme avicole familiale (dans ses termes à lui) pour savoir s'il pouvait venir récupérer en ce jour une nouvelle cargaison d'œufs. La responsable atrabiliaire des ventes (Pía)/ cette chère señora Pacheco, la mère de la maison (el Patrón), lui avait répondu par l'affirmative. Il était donc parti dare-dare, en pestant car il n'aurait jamais ses menus prêts à temps. C'était Pía qui, d'ordinaire, devait se coltiner le trajet, mais ce jour-là, il y avait urgence, et il serait plus rapide avec son vieux tacot que Pía en transports en commun.

Pía se levait de fait bien avant l'aube pour parcourir la ville et puis la rebrousser, quatre heures de bus

et de train de banlieue nécessaires au rapatriement de la ponte du jour. Elle avait été fascinée les premiers temps de voir le ballet des ouvriers si tôt levés s'engouffrer dans les métros, marquer une pause près d'un grill installé au croisement des boulevards et récupérer pour quelques sous (pour de plus en plus de billets les mois passant) des tortillas de grasa afin de mater la fronde des estomacs vides. Des galettes épaisses de farine fourrées de brisures de gras pour aider les corps à subsister. La foule des « negros », des têtes noires, des « nègres de merde » comme disaient certains, qui n'étaient pas noirs, enfin pas tous, mais qui n'étaient pour beaucoup pas blancs, et qui, surtout, étaient pauvres. Plus loin, il y avait les volutes chaudes des boulangeries, les pains qui sortaient des fours et les medialunas dorées de beurre, mais ces croissants-là n'étaient pas destinés à la même clientèle.

Pía était arrivée du nord de l'Argentine, d'un village de la région de Salta, non loin de la lisière du Chaco. Pachaïma. Coutumière des plaines et des forêts immenses, elle ne l'était pas des avenues trop vastes des mégaloïles. Elle avait observé les marées humaines débarquant des banlieues lointaines pour besogner chaque jour à la capitale. Des particules de vies autres qui l'éclaboussaient, alors qu'elle contemplait les visages et les démarches. Et puis, l'environnement lui était devenu un peu plus familier. Elle avait dès lors alterné entre les êtres à sonder du regard

et la plongée dans les mots, au cours de ces interminables voyages. Elle ouvrait les carnets qu'elle avait toujours au fond de sa besace, même si elle avait bien du mal à écrire dans cette réalité qu'elle n'avait pas fini d'appriivoiser tout à fait ; il lui était plus simple de se réfugier dans les livres qui coudoyaient ses cahiers. Comment tenir quatre heures durant, chaque jour, ballottée dans des wagons urbains qui s'engonçaient dans la pollution, sans l'échappatoire de la lecture ? Elle n'avait certes pas les moyens de se les payer, ces livres, mais elle en empruntait à la Bibliothèque nationale. Et puis, il y avait Andrés et Esteban, les bouquinistes du quartier.

C'est un personnage de Roberto Arlt qui avait donné à la librairie son nom de baptême, El Rufián melancólico. La boutique ressemblait d'ailleurs plutôt à une caverne d'Ali Baba, ou à un atelier de peintre, ou encore à une taverne où se réuniraient des artistes et des penseurs. C'était une pièce avec mezzanine, où s'empilaient jusqu'à l'ivresse des livrets, des sommes aux allures de grimoire, des opus brefs et de beaux albums, des bandes dessinées et des imprimés pour enfants, des recueils de haïkus japonais, des partitions et de vieilles photos, des encyclopédies, des romans russes et slaves et anglais et hongrois, de la poésie du Mexique et d'Italie, allemande et arabe, sénégalaise et scandinave, du théâtre élisabéthain, français, espagnol et bolivien, de la fiction gauchesque, des récits de la première fondation de Santa María de los Buenos Ayres, de la résistance

charrua et guarani, des témoignages de juifs ayant fui les pogromes de Pologne sans pour autant échapper à l'antisémitisme sur les terres argentines, des philosophes, des historiens et des psychanalystes, des mappemondes et un globe terrestre, des manuels de botanique du XIX<sup>e</sup> siècle, ou des bibles de cuisines turque et éthiopienne. Elle se souvenait très bien, la première fois qu'elle avait franchi le seuil de la porte, il faisait un froid de canard, un brouillard implacable et gras s'était emparé d'une traite des ruelles du quartier, comme bues au goulot, des couloirs d'avalanche pourtant si loin de la Cordillère. Elle était entrée, le regard troublé par d'autres arabesques de fumée, enveloppantes et chaudes, celles qui s'exaspéraient entre les lèvres de cinq hommes qui tiraient sur des pipes. Elle avait peiné à distinguer les visages sous le smog, elle se serait crue à Londres où elle n'avait pourtant jamais mis les pieds, mais elle avait vu des films, à Londres ou dans l'une des nouvelles de Borges, cet auteur qui lui avait longtemps résisté mais qui l'avait happée au point qu'elle n'avait jamais renoncé à comprendre, jusqu'à ce que ses phrases, enfin, acceptent de se rompre sous sa lecture. Elle s'était sentie intimidée mais Esteban l'avait accueillie, elle s'était aperçue alors que l'un des hommes était en réalité une femme aux traits doux et puissants, et qu'elle lui souriait sans rien dire. Esteban avait déniché un recueil de poèmes d'Alejandra Pizarnik dont elle était à la recherche ces jours-là. Depuis, elle y achetait pour quelques sous des romans hétéroclites, c'était toujours un peu Noël quand elle émergeait de

l'autre des volumes sous le bras et, bien souvent, Andrés et Esteban transformaient pour Pía la librairie en bibliothèque. Sers-toi, lis, ces livres sont frustrés à somnoler sur les étagères, lis et rapporte-les-nous plus tard, quand tu auras fini. Une bibliothèque infinie, à deux pas de son travail, en plus de la Bibliothèque nationale où elle continuait d'emprunter. Elle avait ainsi arpenté bientôt plus de pages que de kilomètres dans ces trajets qu'on lui imposait presque chaque jour. Bientôt, mais pas tout à fait encore. Car la réalité ces derniers temps se rappelait à elle de façon brutale et elle relevait les yeux des ouvrages et des carnets blottis sur ses genoux. Des échoppes aux rideaux de fer baissés qui ne rouvraient plus leurs portes. D'autres petits commerces alimentaires qui avaient cessé d'afficher leurs prix comme de coutume ; on multipliait les papiers provisoires indiquant des montants tout aussi provisoires, cependant toujours à la hausse. Le kilo de farine aurait doublé sous peu. En à peine quelques mois. Des millions de familles démunies. On cherchait encore plus qu'avant de quoi se nourrir dans les poubelles, on s'amassait dans les gares et sur les places, dans les paroisses ou les cantines populaires en espérant trouver quelque chose à griller. Pía suivait derrière la vitre le spectacle défilant de la ville qui crève, elle le suivait des yeux mais il lui descendait tout au fond des boyaux. Elle savait qu'elle avait de la chance, elle, d'avoir encore du travail, même si cela impliquait le joug d'el Patrón ; elle ne gagnait pas grand-chose, mais elle le gagnait. En jonglant entre les œufs d'el